

## La place de l'engagement politique dans une spiritualité (ou dans la vie) chrétienne

Christophe Chalamet (Faculté de théologie, Univ. de Genève)  
Mouvement chrétien citoyen  
Lausanne, 24 septembre 2024

*NB : ce qui suit n'est pas un texte écrit/rédigé mais une base pour la conférence...*

Réfléchissons ensemble, en trois temps, aux divers éléments du titre qui a été annoncé. D'abord l'engagement politique, puis la spiritualité/vie chrétienne, et enfin la place de l'engagement politique dans la spiritualité/vie chrétienne.

### 1. «Engagement politique»:

La politique, ça n'est pas que les partis politiques, c'est la réflexion sur notre vie sociale, notre vie politique commune, dans notre contexte propre. L'engagement politique ne se réduit pas à l'engagement dans un parti, il peut s'exprimer dans une attention et un intérêt pour la « chose politique », pour la « chose publique » (la *res publica*), pour les grands enjeux qui sont les nôtres aujourd'hui, de la crise climatique à la crise migratoire, aux inégalités hommes-femmes, à la précarité, au chômage, à la xénophobie et aux polarisations dans notre société, à la révolution digitale, numérique, à l'intelligence artificielle – et j'en passe !

Mais l'engagement politique peut bien sûr aussi passer par un engagement concret dans un parti politique, avec la palette de partis que nous connaissons, avec les extrêmes, les partis de droite, de gauche, les partis centristes.

Et une des questions ici est la suivante : est-ce que la spiritualité chrétienne, est-ce que l'identité chrétienne devrait conduire tous les chrétiens à adhérer à la même tendance politique ? (je vous propose de garder cette question à l'esprit, j'y reviendrai dans la 3<sup>e</sup> et dernière partie de mes remarques).

Une autre question est la suivante : est-ce que renoncer à s'engager politiquement n'est pas en fait une (autre= forme de posture politique ? Est-il possible de renoncer à s'engager politiquement ? Probablement que oui, mais en même temps renoncer à s'engager n'est jamais neutre, car nous sommes toutes et tous « embarqués » dans le train de la vie en société, que nous le voulions ou non. Ne pas se décider, c'est encore une manière de prendre une décision – une décision regrettable probablement !

*Cf.* Thomas Merton qui rentre au monastère trappiste de Gethsemani, dans le Kentucky, et qui s'imagine avoir laissé le monde derrière lui. C'est seulement quelques années après son

arrivée au monastère que Merton a réalisé qu'il avait « emmené » le monde avec lui dans le cloître, au sein du monastère trappiste. Le monde, il le portait... en lui-même !

*Fuga mundi* n'a jamais été un idéal protestant, à ma connaissance – tant mieux !

Au contraire, la tradition réformée, encore plus que la tradition luthérienne, a dès le début cherché à façonner des sociétés, avec le risque d'une tentation théocratique...

Ce qui me conduit à évoquer cette question complexe du rapport entre religion et politique, 2 réalités étroitement mêlées encore au 16<sup>e</sup> siècle, et jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle et sans doute encore aujourd'hui, notamment dans un canton comme le canton de Vaud !

Mêler religion et politique, nous savons toutes et tous que c'est dangereux : nous voyons ce que cela donne aux USA, en Afghanistan, dans les partis d'extrême droite chrétiens ou qui font référence à Jeanne d'Arc, à un certain christianisme réactionnaire, qui fleure parfois l'antisémitisme.

Mais le lien entre religion et politique ne se limite pas à Paula White, la pentecôtiste qui parle en langues aux côtés de Trump et qui « adoube » spirituellement Trump, ou le pasteur Robert Jeffress de la megachurch baptiste de Dallas (First Baptist Church, Dallas), qui après la tuerie dans une petite paroisse baptiste du Texas se réjouit qu'une bonne partie de ses fidèles à Dallas viennent à l'église avec leur flingue, car on y est en sécurité !

Les rapports entre religion et politique ne se limitent évidemment pas à ces cas extrêmes et extrêmement inquiétants et troublants !

Mais créer des écoles, des académies, des collèges, des hôpitaux, des institutions de bienfaisance, comme cela fut le cas au 16<sup>e</sup> siècle dans nos régions, c'est l'autre versant du rapport entre religion et politique. La religion peut façonner une société pour le meilleur et pour le pire. À nous de veiller à ce que notre religion influe de manière positive sur notre société ! Et cela implique de réfléchir de manière critique et constructive à notre/nos tradition(s) religieuse(s), à son/leur impact social, à sa/leur dimension publique et politique. Si c'est au nom de leur foi que des femmes et des hommes oeuvrent pour la paix et la justice, qui le leur reprochera, qui les condamnera ? Toutes ces figures prophétiques, y compris modernes et contemporaines, comment les percevons-nous, et que nous disent-elles d'un rapport sain entre religion et politique, entre foi personnelle et communautaire, d'un côté, et vie sociale et vie politique de l'autre ?

## 2. Spiritualité (ou vie) chrétienne

De quoi parle-t-on quand on parle de « spiritualité chrétienne » ? Nous avons tendance à penser à quelque chose d'éthéré. Peut-être que nous ferions mieux de parler de « vie chrétienne » que

de « spiritualité chrétienne ». Car le terme de « spiritualité » nous conduit parfois à retomber dans les vieux dualismes qu'il nous faut dépasser :

Dualisme de l'esprit et de la matière.

Dualisme de la vie intime de foi (invisible) et de la vie extérieure/visible professionnelle, familiale etc.

Dualisme de l'individuel/personnelle et du collectif.

Ces dualismes sont profondément réducteurs et erronés ; ils sont à vrai dire *mortifères*. Ils désarticulent ce qui doit toujours être articulé ou corrélé.

La spiritualité chrétienne est une spiritualité non seulement personnelle mais avant tout collective, communautaire : « Notre Père », disons-nous dans le texte qui est au cœur même de la vie spirituelle chrétienne.

À y regarder de plus près, la prière par excellence des chrétiennes et des chrétiens est l'indication la plus claire du fait que la « spiritualité chrétienne » n'est pas une affaire solitaire, individuelle et privée.

Dès le premier mot de cette prière, il est question du collectif. Et si vous avez peur que l'individu soit tout à fait éclipsé par le communautaire ou le collectif, comme dans un certain « communisme » que nous avons connu au siècle dernier, eh bien nous pouvons nous rappeler que ce sont à chaque fois *des personnes* qui, ensemble, disent : « Notre Père ».

Mais ne nous contentons pas seulement des tout premiers mots du notre Père, méditons également les tout derniers ! « Délivre-nous du mal ! »

Nous avons vu le mal « les yeux dans les yeux », au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, à partir d'une des plus belles et riches cultures occidentales, à savoir la culture allemande.

À quelques kilomètres de Weimar (8 km), la ville de Goethe, de Schiller et de tant d'autres éminents penseurs et artistes, se trouvait, dans une forêt voisine, le camp de concentration de Buchenwald. Les wagons à bestiaux remplis de prisonniers traversaient la ville de Weimar jusqu'au camp. 25'000 français y furent déportés – dont mon grand-oncle, le pasteur Marcel Heuzé, qui n'est pas revenu des camps et à qui je pense chaque fois que je parle du rapport entre spiritualité chrétienne et engagement politique. 70'000 morts, selon certains historiens, dans ce camp qui n'était pas un camp d'extermination mais un camp de concentration.

« Délivre-nous du mal ! » Allez dire aux sud-africains « de couleur » que le christianisme n'a rien à faire avec le régime de l'apartheid mis en place par des réformés héritiers du calvinisme hollandais. Là aussi nous avons vu « le mal », du racisme là encore.

Nous avons vu « le mal » du communisme athée, avec ses dizaines de millions de victimes en Russie, les famines à répétition, la violence d'un état censé conduire à l'égalité parfaite de tous les citoyens...

Nous avons vu le mal que les grandes idéologies du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècles ont occasionné. Et nous avons vu la difficulté qu'a eu le christianisme à ne pas pactiser avec le mal sous ces formes diverses et variées. Nous avons heureusement aussi vu des figures de lucidité et de courage extrêmes face aux totalitarismes communiste et nazi.

Et nous prions donc : « délivre-nous du mal » ! De « tout » mal. C'est dire que nous sommes vulnérables devant le mal, qui peut facilement se saisir de nous, nous embrumer l'esprit et nous convaincre que nous agissons pour le bien alors que nous commettons des atrocités, alors que nous faisons le mal. Nous autres êtres humains soi-disant avancés dans l'évolution des espèces, nous sommes sujets à des aveuglements collectifs absolument horribles et terrifiants ! Notre capacité de destruction d'être humains et du monde dont nous dépendons paraît être sans limite, sans mesure. Et le mal se déchaîne parfois dans notre histoire collective de manière hallucinante.

Nous prions donc : « délivre-nous du mal » ! Libère nous de ce déchaînement inouï du mal dans nos histoires collectives et personnelles !

Libère-nous des idoles qui, c'est leur marque de fabrique, nous dévorent et dévorent la vie, la foulent au pied, n'ont que faire de la dignité intrinsèque de tout être créé !

Dire tout cela, c'est déjà donner un début de réponse à la question de départ – vous en conviendrez.

Il est absolument impossible, ne serait-ce qu'en raison de l'existence du Notre Père comme prière décisive au sein du christianisme, d'imaginer que la spiritualité soit tout à fait déconnectée du politique, sans lien aucun avec notre réalité politique et sociale.

Mais ce n'est pas seulement le Notre Père que l'on pourrait invoquer : c'est aussi le double commandement d'amour, comme résumé et condensé des 10 Paroles/Commandements, ou alors le récit central de l'AT, à savoir la sortie d'Égypte, ou encore le message des prophètes d'Israël, de Jérémie à Jonas en passant par Amos, Ezékiel et Osée, ou encore l'affirmation dans les premiers chapitres de la Genèse concernant l'être humain créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Et bien sûr le message de Jésus, axé sur la venue du Royaume, est un autre exemple paradigmatique, ce qui n'a pas empêché quantité de théologiens d'envergure de tendre à réduire peu ou prou le message du christianisme, l'essence du christianisme, à un message sur

l'âme et Dieu, Dieu et l'âme... (cf. Harnack, qui est un peu plus complexe que cela heureusement).

J'en viens à la 3<sup>e</sup> et dernière partie de mes remarques.

### 3. La place de l'engagement politique dans une spiritualité chrétienne ou dans la vie chrétienne

Il me semble que la foi chrétienne à la fois appelle un engagement dans la société, dans la vie de notre société et de notre cité (*polis*), dans la « chose publique », et en même temps elle limite aussi cet engagement. Je m'explique.

La foi ne va jamais sans l'espérance et sans l'amour (de Dieu et du prochain). Les trois vont toujours de pair. Or l'amour de Dieu et du prochain est une injonction qui a une portée sociale et politique – une portée à la fois verticale et horizontale. Et l'espérance n'est jamais une espérance pour moi tout seul.

#### **Citation 1 (exemplier)**

« Le docteur de la paix et maître d'unité [...] n'a pas voulu qu'on présente ses demandes chacun de son côté à titre privé, en priant avec des demandes pour soi seulement. Nous ne disons pas: 'Mon Père, qui es dans les cieux', ni: 'Donne-moi aujourd'hui mon pain' [...]. Notre prière est de caractère public et communautaire, et quand nous prions nous ne sollicitons pas pour un seul, mais pour le peuple tout entier, parce que, peuple entier, nous sommes un. » Cyprien de Carthage, *La prière du Seigneur* 8, trad. Michel Poirier in : Adalbert-Gauthier Hamman (éd.), *Prier en Afrique chrétienne*, Paris, Migne, 2016, pp. 57-58.

Croire, c'est forcément s'engager pour un monde qui reflète davantage la volonté de Dieu et la réalité « en acte », « effective », de cette volonté divine que nous appelons « Règne » de Dieu. Albert Schweitzer : « Le mystère du Royaume de Dieu contient le mystère total de la conception chrétienne du monde. » (à 26 ans) « Le christianisme est en son essence une religion de la foi en la venue du Royaume de Dieu. » (à 76 ans)

**Citation 2 (exemplier) :** « Sachons donc que nous serons disposés à prier comme il appartient quand nous n'aurons pas seulement soin de nous et de notre propre utilité, mais lorsque nous donnerons le premier lieu à la gloire de Dieu. Car c'est tout à fait pervertir le droit ordre, quand nous pensons seulement aux choses qui nous concernent, et cependant n'avons aucun soin du Royaume de Dieu, lequel est de beaucoup à préférer. » J. Calvin, *Sur la Concordance*, p. 178.

Mais voilà, la foi chrétienne nous interdit par ailleurs de nous prendre pour de simples agents du bien et de la justice ! Nous ne sommes pas Dieu, nous ne sommes pas le Christ, nous ne sommes pas l'Esprit Saint ; nous invoquons l'Esprit, « veni sancte Spiritus » précisément parce que nous ne « possédons » pas l'Esprit comme un bien.

La foi chrétienne nous dit : tu es un pécheur ! tu fais partie de cette humanité qui a tendance à se recroqueviller sur elle-même et à faire passer l'autre « après », bien après nous-même. La foi chrétienne nous dit aussi : tu es un pécheur *pardonné*.

Être chrétienne, chrétien, c'est être un « pécheur justifié ». Nous sommes *simul peccator, simul iustus*. Cette simultanéité de l'être pécheur et de l'être justifié interdit tout rêve de pureté, toute chimère de l'édification du Règne de Dieu par nos mains !

Nos mains ne bâtissent pas le Règne de Dieu.

Elles sont au mieux « ouvertes devant toi Seigneur », comme dit le chant.

Oui, elles agissent, ces mains, mais dès qu'elles agissent, ça n'est jamais sans une certaine *ambiguïté* foncière et constante. Certes, il y a des situations limites, où nous avons l'impression que « le mal » se dresse devant nous pour nous dévorer ; c'est surtout après coup que nous discernons cela ; les plus lucides parmi nous le voyaient avant nous. Dans certaines situations extrêmes, il se peut que nous invoquions le devoir de résistance face à ce qui nous apparaît comme diabolique (cf. printemps 1933), alors que d'autres saluent ces évolutions avec des accents messianiques (Trump, mais aussi Obama, Mitterand le 10 mai 1981).

Et qui fait l'ange fait la bête. L'Église catholique nous le rappelle chaque jour, avec les chanoines de Saint-Maurice, le fondateur d'Emmaüs et bien d'autres figures déchues de leur piédestal de sainteté et de pureté !

Notre vocation n'est pas de faire advenir le Règne de Dieu mais de prier : « Que ton Règne vienne ! » puis d'œuvrer de sorte que notre monde reflète un peu mieux ce Règne de Dieu. Susciter des « reflets », des échos, des paraboles de ce Règne, plutôt que ce Règne lui-même que Dieu fait advenir.

**Citation 3 (exemplier) :** Les chrétienne et les chrétiens prient le Notre Père « finalement pour rendre témoignage tant à eux-mêmes comme aux autres, qu'ils espèrent et attendent tous biens de lui [Dieu] seul » J. Calvin, *Commentaires sur le Nouveau Testament*, t. 1: *Sur la Concordance ou Harmonie composée de trois évangélistes*, Paris, C. Meyrueis, 1854, pp. 177.

Il y a un peu plus de 100 ans, des chrétiennes et des chrétiens se sont mis à « socialiser » la foi chrétienne, face à des réductions individualistes de ses principales notions, comme « conversion », « salut », « péché », « rédemption ». Ces personnes ont voulu élargir le sens

de ces termes, afin de répondre aux défis de l'ère industrielle, de la misère des grandes villes, des nouvelles formes de vie urbaine et des conditions de travail de millions d'êtres humains, y compris des femmes et des enfants.

**Citation 4 (Thomas Merton en 1968, année de l'assassinat de Martin Luther King Jr.) :**

« Le meurtre, l'agression physique, le viol, le crime, la corruption : il faut bien voir que le crime qui est perpétré à partir d'un ghetto n'est que le fruit d'une plus grande violence, d'une violence plus profonde, à savoir l'injustice qui conduit des gens à vivre dans des ghettos. Le problème de la violence n'est donc pas le problème de quelques auteurs de trouble et de quelques rebelles, c'est le problème d'une structure sociale tout entière (a whole social structure) qui peut donner l'impression d'être ordonnée et digne de respect mais qui en fait est traversée par des obsessions et des illusions psychopathiques. » (cf. Gaza aujourd'hui, l'Afrique du Sud ou certaines banlieues françaises...)

Nous sommes les héritiers de ces chrétiennes et de ces chrétiens, pour qui la notion de « solidarité » est centrale. « Solidus » (en latin), le lien, l'obligation qui unit des débiteurs dans le droit romain. Autrement dit : « nul n'est une île » (*no man is an island*). Les premiers socialistes, au début du 19<sup>e</sup> siècle, ne connaissent pas encore ce terme dans son acception moderne. Ils parlent d'« association » (Saint-Simon) et d'« harmonie » (Fourier)<sup>1</sup>.

La notion de solidarité est décisive. Elle nous rappelle le lien qui est le nôtre avec toutes les personnes de bonne volonté qui, elles aussi, sont en quête de justice.

Les chrétiennes et les chrétiens n'ont pas le monopole de la quête de la justice et/ou de la paix. Pour elles/eux, cette quête n'est pas facultative, elle est un impératif issu de leur identité de disciple de Jésus de Nazareth. Mais d'autres êtres humains sont embarqués dans une même quête, difficile, jamais terminée.

**(exemplier, nr 5):** « On ne croit pas, on n'a pas foi en la rédemption, en étant racheté de quelque manière, en goûtant une sécurité anticipatoire (*eine proleptische Sicherheit*), une tranquillité de l'âme, une absence de soucis et une sérénité quelconques, mais bien en étant au cœur de la mêlée, au cœur de la confusion du monde *non* racheté, laquelle touche l'être humain jusqu'en son tréfonds »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. Pierre Muso, « La solidarité. Généalogie d'un concept sociologique », in La solidarité. Enquête sur un principe juridique, Paris, Odile Jacob, 2015 ; <https://shs.cairn.info/solidarite--9782738131430-page-93?lang=fr>

<sup>2</sup> K. Barth, *L'Épître aux Romains*, Genève, Labor et Fides, 2016, p. 151. *Der Römerbrief (Zweite Fassung)*, p. 213. Il est intéressant de constater l'usage du mot « proleptique » (*le* terme clé de la théologie de Pannenberg) dans le commentaire de Barth (quatre mentions, selon l'index de la version allemande, p. 770).

André Philip, éminente figure du christianisme social au siècle dernier, mentor de Paul Ricoeur, de Michel Rocard et de bien d'autres, écrit :

« Je ne veux pas demander aux églises de prendre parti dans les luttes politiques et sociales, ni d'avoir un programme social et de créer un parti, dont on dirait qu'il est chrétien social ou socialiste chrétien ; ce serait ouvrir la porte à un nouveau cléricalisme qui ne serait pas meilleur que l'ancien. Le rôle de l'Église n'est pas d'avoir un programme politique ou d'apporter une solution aux problèmes actuels, mais de poser le problème, de dire à toutes les consciences chrétiennes : 'Voilà quelque chose que vous ne pouvez accepter, qui est contraire à nos principes', de donner des directives générales et de laisser chacun chercher sa solution. Les conclusions ne seront pas identiques et les chrétiens pourront se trouver dans des clans politiques opposés puisque les bases de leur étude peuvent être divergentes »<sup>3</sup>.

Les affirmations d'André Philip rejoignent celles de Bonhoeffer quelques années plus tôt : « Si maintenant nous demandons où la foi fait 'l'expérience de l'Église' de la manière la plus pure, cela ne se produit certainement pas dans les communautés de la solidarité romantique entre gens du même type, mais plutôt là où rien d'autre que la communauté ecclésiale relie les individus, où un Juif et un Grec, un piétiste et un libéral se heurtent l'un à l'autre et confessent pourtant dans l'unité leur foi, viennent à la Cène ensemble les uns avec les autres et intercèdent dans la prière les uns pour les autres ; c'est précisément dans l'environnement de la vie quotidienne que l'Église est crue et vécue ; non dans les instants du ravissement des âmes, mais c'est dans la monotonie et la dureté de la vie quotidienne, dans le culte obéissant à des règles que le sérieux de l'Église est compris » (*Sanctorum communio*, p. 207).

**Exemplier, nr 8 :** « Première règle : il n'est pas légitime (ni même possible) de déduire une politique d'une théologie ; car tout engagement politique est au point de rencontre d'une conviction, religieuse ou éthique, d'une information de caractère essentiellement profane, d'une situation qui définit un champ limité de possibilités et de moyens disponibles, d'une option plus ou moins risquée ; il n'est pas possible d'éliminer de l'action politique les tensions qui naissent de la confrontation de ces divers facteurs. » Paul Ricoeur, « Les aventures de l'État et la tâche des chrétiens »<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Cf. André Philip, « Rapport », in *Christianisme social et problèmes contemporains. Désarmement, chômage, législation sociale, régime industriel. Actes du 1<sup>er</sup> congrès du Christianisme social des pays latins et du 5<sup>ème</sup> congrès de la Fédération française du Christianisme social* (Saint-Étienne/Genève: Bureau de la Revue du Christianisme social/Éditions Labor, 1931), pp. 89-102, ici p. 99.

<sup>4</sup> Congrès du Christianisme social, 1958, réédité in *Autre Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique* 76-77 (2003), p. 84

La mise en garde de Paul Ricoeur n'a rien perdu de son actualité. Mais il n'en reste pas là et écrit, dans un autre texte :

« J'ai dit qu'il n'y avait pas de politique chrétienne, mais une politique du chrétien en tant que citoyen. Il faut dire qu'il y a un *style du chrétien en politique*. Ce style consiste à trouver la place juste de la politique dans la vie : élevée, mais pas suprême ; une place élevée parce que la politique est la première éducation du genre humain, par l'ordre et la justice ; mais non la place suprême, parce que cette pédagogie violente éduque l'homme à la liberté extérieure, mais ne le sauve pas, ne le libère pas radicalement de lui-même, ne le rend pas 'heureux', au sens des béatitudes. Ce style consiste encore dans le sérieux de l'engagement, sans le fanatisme d'une foi (...). »<sup>5</sup>

Ni place suprême, ni place marginale, vous l'aurez compris, à mes yeux l'engagement politique fait partie de la vocation chrétienne, car c'est l'existence *tout entière* qui, dans la vie chrétienne, est placée sous la parole de Dieu. Au cœur de la spiritualité ou de la vie chrétienne se trouve une attention et un intérêt fort non seulement pour « mon » salut, pour le bien-être de « ma » communauté (y compris ecclésiale), mais aussi pour *le monde* en tant que tel dans lequel nous vivons, un monde traversé par la violence, la peur mais aussi par l'espoir d'une vie meilleure.

\*        \*  
\*  
\*  
\*

---

<sup>5</sup> Paul Ricoeur, « Les aventures de l'État et la tâche des chrétiens » (congrès du Christianisme social, 1958), réédité in *Autre Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique* 76-77 (2003), p. 88.